

INTRODUCTION

L'esquisse d'une ébauche : un scientifique peut-il peindre la vie ?

Philippe HAERINGER

Saint-Roman, 26410 Châtillon-en-Diois

Les auteurs participant à ce Cahier ont publié ailleurs les résultats centraux de leurs recherches. Ils ont bien voulu, ici, dégager de la masse de leurs résultats les éléments susceptibles de concourir à *un tableau de la vie des Abidjanais*. Mais il est clair que l'on n'a pas pu, ainsi, aboutir à autre chose qu'une ébauche d'esquisse (ou une esquisse d'ébauche...), à quelques touches venues en vrac et dont il faut espérer qu'elles donneront à d'autres chercheurs — ou aux mêmes — le désir de compléter, d'affiner, de nuancer l'esquisse, puis le tableau, un tableau nécessairement évolutif, en mouvement.

On peut souhaiter que soient engagés des efforts de recherche plus spécifiques à cet objet, mais il n'est pas sûr que tout l'effort souhaité doive être nécessairement spécifique. Il est des éclairages qui viendront et continueront de venir de problématiques tangentielles, comme le montrent certains articles de ce cahier. Deux raisons à cela. La première est que si l'on peut fort bien concevoir que la vie citadine en une ville donnée puisse constituer en soi un objet de curiosité scientifique, l'indépendance thématique de cet objet ne peut être que très partielle. La deuxième tient à un problème de genre : l'évocation, la mise en images de la vie n'est pas le ressort fondamental de l'entreprise scientifique même si, dans le domaine des sciences humaines, la vie reste le dénominateur commun de tous les questionnements. Du reste, il y a des considérations sur la vie des hommes qui ne peuvent s'exprimer en images familières. Un tableau de la vie des Abidjanais sera, quoique l'on fasse, partiellement tributaire de démonstrations plus ou moins arides dont la motivation première n'aura pas été de restituer la vie.

Il n'empêche. L'élaboration de ce cahier aura été l'occasion d'amorcer un rapprochement entre deux familles d'écriture, l'une toute tendue vers le chiffrage et la mise en tableaux, soucieuse d'éliminer les contingences, l'autre privilégiant le témoignage et l'illustration, désireuse de faire bouger les gens dont elle parle. L'une et l'autre manières ont tout à gagner à ce rapprochement, qui garde les tenants de la première du péché d'abstraction (ou d'une abstraction poussée trop loin), et les tenants de la seconde du péché de subjectivité (dans la mesure ou l'on peut y échapper). Je ne crois pas, comme certains le pensent (et continueront de le penser devant la grossière imperfection de notre tentative) qu'il y ait antinomie entre le discours analytique et l'expression de la réalité vivante.

Je crois que le discours « scientifique » sur l'homme peut et doit intégrer la dimension charnelle, le souffle de la vie. S'il est vrai que certaines approches se prêtent mieux que d'autres à cette alchimie (l'échelle « micro » mieux que l'échelle « macro »), rares sont, à mon sens, celles qui l'interdisent ou n'y trouveraient pas leur compte. Je pense que les sciences dites humaines, devenues globalement trop arides et trop abstraites au point que l'on en perde parfois de vue la réalité des existences concernées, sont condamnées à trouver un autre langage. L'une des clés, sans doute, de cette exigence, est la qualité de l'écriture. Je ne parle pas nécessairement de talent littéraire ; mais, à dire vrai, je ne vois pas pourquoi celui-ci devrait être exclu du labeur scientifique.

Même au-delà du sacerdoce de la vulgarisation et de la pédagogie, l'expression littéraire devrait être considérée (ainsi qu'elle le fut autrefois) comme un inestimable outil de restitution des connaissances acquises sur les gens et sur les choses, et cela au même titre que les techniques de l'audio-visuel. J'irai même plus loin pour suggérer (ou rappeler, car cette affirmation n'est évidemment pas nouvelle) que certaines voies de la démarche littéraire — et singulièrement celle du roman de mœurs — peuvent prendre la valeur de véritables méthodologies de recherche sur les sociétés. Comment ne pas voir que cet apport est particulièrement le bienvenu

dans le domaine de la quotidienneté citadine, surtout dans la période de la découverte (aujourd'hui dans la ville africaine, hier dans la France de Balzac et de Zola) car elle oblige l'écrivain à planter le décor, à le décrire, et elle le convie (plutôt qu'à se consacrer à des intrigues gratuites) à démonter les ressorts essentiels de la société, tout au moins à les décrypter, à les révéler. Le chercheur de métier sera bien inspiré, partout où une telle littérature existe, de s'y plonger et de prendre le relais, pour aller plus loin et pour formaliser l'acquis. Inversement, on peut imaginer — les exemples abondent notamment dans le domaine du roman historique — que des écrivains s'emparent d'un dossier ou d'un ensemble de données scientifiquement établies, pour, à travers des personnages de fiction, les mettre en perspective et leur donner vie.

A la faveur de la récente réforme de l'O.R.S.T.O.M. et de la création en son sein d'un département de la recherche urbaine, les diverses disciplines de sciences humaines semblent devoir accélérer leur mouvement de jonction sur ce champ commun. Une main est tendue vers les disciplines biologiques et physiques intervenant sur ce même milieu. Une autre pourrait l'être en direction de certains secteurs du monde littéraire ; démarche inhabituelle sans doute, du moins dans ce sens, mais dont il pourrait certainement résulter un substantiel enrichissement réciproque. Il y aurait d'ailleurs autant de raisons de prendre langue avec certaines catégories de journalistes : dans le domaine de la vie quotidienne et des faits de société, beaucoup pourraient nous mettre sur des pistes intéressantes, et être intéressés par les nôtres.

Romanciers, journalistes, deux corporations détentrices de deux modes de restitution de la vie, et pourtant au service de deux arts bien différents. Notre art à nous, singulièrement lorsqu'il s'exerce à comprendre les mécanismes de la vie citadine, peut et doit également trouver un langage pour traduire la vie, à l'issue de nos analyses et de nos calculs. Nous ne pouvons laisser aux autres le soin de le faire seuls. Or, si l'on récapitule, deux ouvertures s'offrent à nous : 1° animer et réchauffer notre plume (ce qui peut être fait sans compromettre la rigueur de nos résultats, rigueur qui peut au contraire s'en trouver accrue d'un supplément de nuances) ; 2° collaborer avec les autres scrutateurs et peintres de la vie, en commençant peut-être par les côtoyer ou les inviter dans les mêmes colonnes pour une fresque plurielle d'une même société.

*
* *

Voici la part du rêve. Revenons à la réalité de ce cahier. Le lecteur verra que nous y restons entre chercheurs. Une première tentative pour sortir de notre corporation a pourtant été tentée et faillit aboutir, ne butant que sur un problème de calendrier. Ce n'est que partie remise. En revanche, la petite équipe O.R.S.T.O.M. (tous anciens du Centre O.R.S.T.O.M. de Petit-Bassam (1)) a reçu en renfort appréciable une participation de l'Université d'Abidjan, plus précisément de l'Institut d'Ethno-Sociologie (IES) et de l'Institut de Géographie Tropicale (IGT).

L'apport de nos collègues ivoiriens contribue grandement à équilibrer la composition de ce cahier. Hasard ou non, on remarquera que les tentatives ivoiriennes et françaises ne sont généralement pas de même nature. Les premières sont plus volontiers portées sur le témoignage discursif que les secondes, attelées à des analyses plus austères. Peut-être la position des auteurs n'est-elle pas indifférente. Les uns sont dans la cité — et en tirent heureusement parti —, les autres, exportant leurs traditions bénédictines, se plongent dans d'épais dossiers. Deux attitudes également fécondes et nécessairement complémentaires.

Examinons d'abord les œuvres bénédictines. Ce sont celles qui semblent le moins cadrer avec la lettre et l'esprit du titre de ce cahier. Mais, en dépit de leurs apparences très classiques, les articles ici présentés marquent tout de même de sérieuses concessions par rapport aux inspirations premières des travaux dont ils sont issus. La communication des démographes Philippe ANTOINE et Claude HERRY comporte plus de mots que de chiffres. C'est qu'elle sort de l'épure. Les auteurs introduisent dans leur analyse des facteurs qui ne sont pas ceux de la démographie pure. Ils acceptent de prendre en compte un découpage relativement fin de l'espace urbain, selon des critères tour à tour historiques et socio-géographiques. Mieux : leur objectif, ce faisant, n'est pas d'améliorer la validité de leur plan général de sondage, mais bien de caractériser ces espaces et de tester ces critères. Voici, en tout cas, les démographes plus près de la rue.

L'article consacré aux demandeurs d'emploi (André HAUSER) est, il faut bien le reconnaître, très « comptable » dans sa première partie ; mais cette minutie nécessaire aboutit à relativiser la signification des

(1) Centre O.R.S.T.O.M. de Petit-Bassam, 04 BP 293, Abidjan 04 (Côte d'Ivoire).

statistiques dans ce domaine. Lorsque l'auteur aborde ensuite les résultats de ses propres enquêtes sur les attitudes des demandeurs d'emploi face aux modestes perspectives d'embauche ou de formation, la réalité des situations devient beaucoup plus tangible en dépit d'un exposé toujours aussi dépouillé. Cela est d'autant plus vrai que l'enquête a « ciblé » des catégories charnières de la cité abidjanaise d'aujourd'hui : les jeunes déscolarisés et la minorité féminine tournée vers l'emploi.

L'économiste qui nous parle du « secteur de subsistance » (Claude de MIRAS) a bien voulu pour un moment sortir de la logique de l'économie sectorielle pour entrer dans les ménages et dans leur logique interne. Il y note la coexistence et l'imbrication des revenus salariaux et artisanaux, il y découvre une stratégie développée dans le temps. Et il conclut à l'insuffisance de l'analyse économique pour rendre compte des activités « de subsistance », dont la signification paraît indissociable des processus de la reproduction sociale.

Le psycho-sociologue Bernard DELPECH, qui démonte tour à tour les composantes de la solidarité populaire dans la ville et le contenu de la relation ville-village vécue par le néo-citadin, fonde son analyse sur une solide enquête par sondage et des résultats mis patiemment à l'épreuve des tests de confiance. Il a toutefois accepté de mêler aux chiffres ainsi récoltés quelques-uns des « dires » enregistrés en cours d'enquête, ce qui non seulement anime le propos mais remet en situation les phénomènes révélés par les chiffres.

L'exposé que le géographe Jean SAINT-VIL (1) consacre aux systèmes de distribution de l'eau est d'une nature assez différente puisqu'il s'empare d'un grand dossier technologique et nous le restitue en bon ordre, synthétisé et critiqué. Le diagnostic concerne globalement l'agglomération entière (comme la contribution démographique et celle consacrée à l'emploi), mais il touche à un équipement individuel, central dans la vie quotidienne de tous les ménages, ce qui suffit pleinement à justifier sa présence dans ce cahier.

Mais il est indéniable que l'ensemble des neuf autres contributions cadre davantage, à la fois par leurs thèmes et par leur forme, avec le titre du cahier. C'est de la vie en direct, ou presque, avec seulement la distanciation nécessaire au discours « sciences humaines », ici peu encombré d'opérations intermédiaires.

Certains sujets nécessitent tout de même un rappel préalable du contexte, à l'échelle de la ville entière. C'est le cas pour le sociologue Kouamé N'GUESSAN qui brosse un rapide bilan des réalisations en matière de logement « social » avant de nous entraîner dans une évaluation qualitative de cet habitat et du mode de vie qu'il engendre. Pour ce faire, nous sommes notamment conviés à pénétrer à l'intérieur des logements, à juger des comportements et à constater que, si la qualité de la vie n'est pas toujours à la mesure de la blancheur des façades, les responsabilités sont partagées.

Alain BONNASSIEUX ne peut non plus nous introduire dans l'intimité d'une minorité nationale (les Voltaïques) sans rappeler le contexte historique dans lequel s'est développé — et risque de disparaître — l'un des quartiers où cette communauté a su préserver, jusqu'ici, un certain confort de vie en dépit d'une précarité de plus en plus évidente de la présence des Voltaïques dans la ville. Précarité de leur situation économique, que la crise et l'évolution de la société ivoirienne réduit peu à peu à celle d'un sous-prolétariat. Précarité de leur habitat, souvent réfugié dans une semi-clandestinité comme ce vieux quartier de Vridi dont la casse prévisible équivaudra à la destruction de tout un tissu de relations compensatrices.

Abordant lui aussi le thème de la survie, Abdou TOURÉ, sociologue, justifie son intérêt pour l'étude des petits métiers de « débrouille » par un discours socio-politique qui ne craint pas de remonter assez loin dans nos mémoires (les rues de Paris au XVIII^e siècle et, en contre point, les sombres heures du stakhanovisme) avant de nous promener dans les rues ou les terrains vagues d'Abidjan. Il nous y fait découvrir — ce n'est qu'un avant-goût — quelques « combines » nées de l'automobile, non sans nous éclairer (dans le troisième cas par des témoignages directs) sur l'arrière-plan socio-culturel de ces pratiques et sur les espoirs des jeunes qui en vivent.

Les trois études que je présente moi-même, dont l'une sous la signature principale de Sarangbé KEITA, si elles comportent des points de rencontre évidents avec les articles d'Abdou TOURÉ et d'Alain BONNASSIEUX ne sont pas centrées sur des situations de marginalité. Bien au contraire elles ont pour ambition d'être trois coups de sonde au cœur de la société abidjanaise. Trois tentatives de nature diverse, mais également consacrées à mettre à jour quelques éléments « immédiats » d'une anthropologie citadine qui, à Abidjan, reste à bâtir.

Le point de départ du premier article est assez particulier. A partir de l'observation de trois lieux de passage obligés des piétons d'un quartier enclavé, (le premier questionnement fut d'ordre urbanistique) une certaine

(1) On doit à la vérité, puisque la nationalité des auteurs a été évoquée plus haut, de dire que Jean SAINT-VIL n'est ni ivoirien ni français : mais haïtien.

idée des rythmes de la vie quotidienne peut être construite tour à tour pour les femmes et les hommes de ce quartier, moyen à tous égards. Le deuxième article aborde plus directement le vécu des ménages. Une femme interroge vingt autres femmes et les accompagne tout au long de leur journée. Une série de notations à la fois simples et fondamentales sont ainsi dégagées, crédibles en dépit du faible nombre des témoignages. Dans la troisième étude l'investigation est poussée encore plus loin, mais au masculin et bien au-delà du temps quotidien, au travers du récit de trois destinées. Trois personnages choisis dans une catégorie socio-professionnelle parfaitement médiane, en un « lieu » de contradiction maximum entre une citadinité acceptée (mais impuissante) et des attaches traditionnelles toujours vivantes (mais dénaturées).

Lorsque François KOUAKOU N'GUESSAN nous invite à nous asseoir dans un « maquis », c'est-à-dire dans l'un de ces restaurants populaires — primitivement clandestins — où l'on trouve de la viande de brousse, du bon foutou et de la bière fraîche, c'est aussi dans un lieu de parole qu'il nous entraîne. Paroles pour rire et paroles fraternelles : c'est dans le maquis que l'on s'éclate en même temps qu'on y trouve les complicités qui dépannent, qui informent, qui projettent et font rêver. Ce creuset de culture citadine trans-ethnique est aussi un lieu de prise de conscience et d'éveil politique à travers, bien souvent, les mêmes paroles que celles qui font rire.

Le cahier s'achève sur l'évocation d'un autre flot de paroles, médiatisées celles-là. Le dépouillement d'un mois de presse, confronté au même mois d'écoute du discours de la rue et des cours, nous permet de constater qu'un jeu subtil relie les questionnements populaires, les dossiers ouverts par le grand quotidien du parti unique, et le rythme des décisions et déclarations du pouvoir. Mélange de démocratie directe et d'habileté du prince... Le contenu de ce dialogue « à l'ivoirienne » révèle en tout cas l'existence d'un certain nombre d'inquiétudes obsessionnelles (prix alimentaires, logement, transports, insécurité) qui forment comme un masque dur — et parfois douloureux — à la bonne ville d'Abidjan.

*Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'O.R.S.T.O.M.
le 10 janvier 1984*

INTRODUCTION⁽¹⁾

A sketchy outline : can a scientific researcher portray life ?

Philippe HAERINGER

Saint-Roman, 26410 Châtillon-en-Diois

The authors who contributed to this special issue gave the main results of their researches in other publications. In the present paper, they have been kind enough to pick out from their works the significant elements which are likely to build up a picture of life in Abidjan. But obviously this is only a sketchy outline including a few random hints which are expected to stimulate further research — either on the part of the present authors or of others — in order to complete and improve both the study and the many-sided picture.

More specific researches should be conducted but it is doubtful whether all the researches need be specific. Some information will be derived from adjoining fields of study, as is shown in certain papers of this issue. Two reasons account for it. The first one is that whereas town life in itself may very well be the subject of scientific investigation, it should not be carried out in isolation. The second one depends on the nature of the work. The evocation and portrayal of life is not the main objective of scientific research even if, in human sciences, it remains the common ground of all interrogations. Moreover, there are some considerations on ways of living which cannot be conveyed with familiar pictures. Anyway there's no picturing everyday life in Abidjan (or elsewhere) without a certain amount of somewhat dry and bare developments which were never meant to re-enact life.

However, this collective paper will provide the opportunity to attempt to bridge the gap between two types of writing, one bent on figures and diagrams, doing away with contingencies, the other relying on assertions and illustrations, eager to conjure up living creatures. Both types are bound to benefit by that endeavour which will keep the former from being overabstract and the latter from being too subjective (in so far as that can be helped). I do not think — as some do (and certainly will, owing to the glaring imperfection of our experiment) — that there is any antinomy between the analytical discourse and the manifestation of the reality of life.

I feel that life should be breathed into any scientific discourse on man. Granted that certain approaches are undoubtedly better adapted than others to this pursuit (the smaller scale being more so than the larger one), those which exclude it or would not profit by it seem to me to be very few. To my mind, so-called human sciences when they tend to be dry and abstract to the point where the reality of life under consideration is disregarded are doomed to find another language. One of the keys to this requirement is undoubtedly the quality of writing. I do not necessarily mean literary talent although in fact I do not understand why the latter should be excluded from a scientific piece of work.

Just as audio-visual techniques are, literary expression should be considered (it used to be so) as an invaluable mean of conveying the knowledge acquired on people and things, and not only in paperbacks. I will go even further and remind the reader of various forms of literary approach which can be considered as genuine methodologies of research on societies. The value of such contribution should not be overlooked especially when tackling urban problems that have just been disclosed (it is so in African towns these days, as it was in the past in France, at the time of Balzac or Zola) for the writer is compelled to describe the background in great details and is led to go into the basic mechanisms of society, or at least to point out to them, rather than give in to far-fetched plots. Wherever such literature exists, a professional researcher will do well to immerse in it and take over in order to go further and to formalize the acquired knowledge. Conversely, you can imagine writers (and there have been quite a few such authors especially

(1) Traduction assurée par Nicole BEAUFORT, 1, rue du Millieu, 26150 Die.

in the range of the historical novel) getting hold of documents and scientific data which they will embody in fictitious characters.

Thanks to the recent reform of O.R.S.T.O.M. including the creation of a department of urban research, the various disciplines of human sciences seem bound to meet rapidly in the common field. Steps are being taken towards the branches in biology and physics that have to do with the same environment. Others could be taken towards certain areas of the literary world. However unusual such a move may sound, it should prove profitable on all sides. It would be just as relevant to contact certain types of reporters: many of them could put us on precious tracks concerning everyday life and customs and might well be interested in ours too.

Novelists, reporters, here are two corporations both having in view the recording of life, but within two very different arts. Our art, particularly when it consists in understanding the mechanisms of urban life, can and must also find a language in order to represent life following our analyses and calculations. We cannot leave this task to others. In short, we have two possibilities: 1° to instil extra life and warmth into our writings, which is possible, not only without impairing the accuracy of our results but in "whetting" the subtleties of our descriptions; 2° to work in collaboration with the other investigators and portrayers of life by coming into contact with them in the first place and inducing them to agree to a joint contribution towards a multifarious fresco of the one and same society.

* * *

All that has remained a dream to the present day. Let us go back to this "Cahier". The reader will see that we are strictly among researchers, in spite of the fact that we did make a first attempt to break away from our own sphere, and very nearly succeeded — were it not for a clash of agendas. Let us hope that it is only deferred. On the other hand, the University of Abidjan and mainly the Institut d'Ethno-sociologie (IES) and the Institut de Géographie Tropicale (IGT) gave their invaluable and welcome contribution to the small O.R.S.T.O.M. group (who were all former researchers from the O.R.S.T.O.M. Centre of Petit-Bassam) (1).

The contribution of our colleagues from the Ivory Coast greatly helps to the balance of this issue. As it happens, the Ivorian articles look very different from the French ones on the whole. The former rather wrote from first-hand knowledge, whereas the latter abide by more hard-and-dry analyses. The authors' starting-points are not unimportant. The former belong to the town and make the most of their standpoints. The latter, reluctant to part from their learned traditions, will insist on burying themselves in plenteous files. Both approaches look equally fruitful and will eventually complete each other.

First, let us examine the more severe works. They seem to be the least suited to the letter and spirit of the title of this "Cahier". In spite of their very classical configurations, the papers presented here show that big concessions have, nonetheless, been made as compared with the first inspirations of the works from which they are derived. The report made by the demographers Philippe ANTOINE and Claude HERRY contains more words than figures. They have outreached the scope of their work proper. The authors introduce into their analyses some elements which do not belong to pure demography. They agree to consider a rather precise distribution of the urban space based on historical and socio-geographical criteria. Better still, their objective does not consist in improving the validity of their general sampling survey but in characterizing these spaces and in testing these criteria. Anyway, here, demographers come closer to the street than usually.

Admittedly, the first part of the paper concerning job seekers (André HAUSER) teems with figures; but from this necessarily minute study we infer the relative value of statistics in this field. When the author deals with the results of his own surveys on the behaviours of job-seekers facing the poor prospects of employment or training, the reality of the situations becomes much more tangible though the style keeps on being dry. This is all the truer as the survey targeted the crucial categories in present Abidjan, namely young school-leavers and the female minority waiting for jobs.

The economist who tells us about the "subsistence sector" (Claude de MIRAS) agreed to leave the logic of sectorial economy for a moment in order to study households and their inner logic. He observes that income derived from wage earning and that derived from handicrafts coexist and overlap; moreover, he finds out a long term strategy. He comes to the conclusion that an economic analysis is insufficient to account for the "subsistence" activities; indeed its meaning seems to be tied up with the processes of social reproduction.

Bernard DELPECH, a social psychologist who sorts out the very composite aspects of people's solidarity in town as well as the interplay of town and village in the lives of fresh town-dwellers, grounds his analysis on a sound sample survey and results which have been put through confidence tests. However he agreed to combine the collected figures

(1) Centre O.R.S.T.O.M. de Petit-Bassam, 04 BP 293, Abidjan 04 (Ivory Coast).

with some of the statements recorded in the course of the survey, which not only enlivens his development but also puts into perspective the phenomena shown by figures.

The report made by the geographer Jean Saint-Vil (1) about water supply is rather different since it is based on a considerable file of technical documents which are synthesized and criticized. His over all investigation applies to the whole town area (such as the demographic contribution and that concerning employment) but it deals with an individual infrastructure essential to all households in everyday life — which does make the report relevant here.

It is obvious, however, that the other nine contributions are more in keeping with the headline of this special issue, both through their themes and styles. They deal with life "on the go" or very nearly so. Nevertheless some topics cannot be tackled away from references to the whole town. Such is the case for Kouamé Nguessan, a sociologist who gives a general picture of the achievements in "social" housing before assessing the quality of living which is eventually to be found in that settlement. To that effect we are requested to have a look inside, to pay heed to behavioral patterns and to come to the conclusions that whenever the quality of living isn't up to the neatness of facades, the inhabitants aren't the only ones to blame.

Alain BONASSIEUX cannot introduce us into the heart of a national minority (the people from Upper Volta) without recalling the historical background which allowed the development of one of the districts — likely to disappear — where that community has been able to preserve a certain standard of living to this day despite their increasingly difficult situation in the town. Their economic situation is rather unsteady and being gradually reduced to that of a sub-proletariat owing to the crisis and the evolution of the Ivory Coast society. Their settlements are precarious, often on the brink of legality, as in the old Vridi quarter: when it is pulled down — as it will undoubtedly be one day — a whole network of relationships which made up for its discomfort are doomed to be torn to bits.

Tackling the problem of survival in lowlands too, Abdou Touré, a sociologist, justifies his concern for many a Jack-of-all-trades by both social and political arguments which go far back into our memories (such as the streets of Paris in the XVIIIth century, or the dark hours of stakhanovism) before taking us to the streets or waste grounds in Abidjan. In anticipation he discloses for us a few of the devices derived from the general use of cars, while enlightening us on the way (in the third case through direct evidence) on the socio-cultural background of those practices and on the hopes voiced by the young people who live on them.

The three studies that I am responsible for — one of which was mainly signed by Sarangbé KEITA — do not concentrate on marginal situations, although they overlap some articles by Abdou TOURÉ and Alain BONASSIEUX. On the contrary, they aim at "scanning" the heart of Abidjan society, a threefold attempt meant to reveal a few elements available for an urban anthropology which as far as Abidjan is concerned, remains to be set up.

The starting point of the first paper is rather peculiar. Close observation of three usual pedestrian passages in an enclosed district (the first questioning concerns town planning) introduces the reader to the rhythms of everyday life as applied in turn to the women and men of that district which is average in all respects. The second paper deals directly with household experience. The author, a woman, is talking with twenty other women as she follows them all through the day. Therefore, a series of simple and essential observations are made and they are reliable despite the small amount of evidence. In the third paper investigation goes further still but concerns men and reaches far beyond daily routines since it looks into three whole lives, the lives of three characters chosen from a cross-section of the average strata of society, in a place where conflicts are at an apex between ineffective acquiescence to town standards and lasting but adulterated commitments to traditional life.

When François Kouakou NGUESSAN urges us to sit down in a "maquis", that is to say in one of those popular restaurants — originally secret ones — where bush meat, good "foutou" and fresh beer are found, he takes us to a sort of "parlour". Witty words add to friendly remarks: in the "maquis" you have a good time and find complications which help out, inform, make you plan ahead or dream. That melting-pot of transethnic urban culture is also a place where both class and political consciousness are observed, most often through the same words as those that bring laughter about.

The present "cahier" draws to an end as it echoes another flood of words, conveyed by the media this time. Going into a full month's press as well as lending our ears to the utterances of the streets and backyards, enables us to be aware that a subtle thread is running through the questions of the people, the documents revealed by the great daily newspaper of the one party, and the interplay of decisions and statements on the part of those in power, mingling direct democracy and skill from the prince. Nevertheless the contents of that "dialogue à l'ivoirienne" cannot but betray quite a few harassing notes (such as food prices, housing, transport, insecurity) which weave into a hard, somewhat painful mask over the gentle face of Abidjan.

(1) True to say, since we mentioned the authors' nationalities, Jean SAINT-VIL is neither Ivorian nor French, but Haitian.